

La tragédie sans tragique

Jean-Claude Margolin

Volume 4, Number 1, 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036303ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036303ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Margolin, J.-C. (1968). La tragédie sans tragique. *Études françaises*, 4(1), 66–71.
<https://doi.org/10.7202/036303ar>

LA TRAGÉDIE SANS TRAGIQUE

En 1965, George Steiner, professeur à l'Université de Cambridge, nous donnait avec sa *Mort de la tragédie*¹ une étude profonde sur l'histoire d'un genre littéraire. Il se posait une question fondamentale : la tragédie peut-elle survivre dans le monde moderne marqué par le christianisme et le marxisme ? D'après lui, la dialectique chrétienne du péché et de la rédemption libérerait notre monde du tragique pour n'y laisser subsister que la douleur et le drame. Et la dialectique marxiste devait l'en exclure tout aussi brutalement : la meilleure preuve n'en était-elle pas cette « tragédie optimiste » (pour reprendre le titre d'une pièce de Vichnievsky, considérée comme le prototype des tragédies que pouvait produire le réalisme socialiste) où jouaient des notions étrangères au tragique, sublimation, compensation, réconciliation ?

Cette année même, les Éditions du Seuil ont publié *le Retour du tragique*² de Jean-Marie Domenach, dont le propos, en apparence fort différent sinon antinomique, rejoint par un certain biais celui de Steiner, puisque ce « retour » du tragique n'est pas une résurgence du tragique à la Corneille, mais plutôt une transformation de la tragédie classique en une anti-tragédie contemporaine, où l'homme doit se résigner à l'absence de soi, et où l'on assiste à « l'échec de tout ce qui donnait consistance à la tragédie : caractère, transcendance, affirmation ».

Sans évoquer autrement que par leur titre *la Philosophie de la tragédie* de Chestov, dont Boris de Schloezer nous donnait l'an dernier une traduction

1. Un volume de 254 pages, édité aux Editions du Seuil, « Pierres vives », Paris, 1965, traduction française de Rose Celli.

2. « Esprit — La Condition humaine », 302 p.

précédée d'une étude critique ³, ou *la Philosophie tragique* ⁴ de Clément Rosset, et en négligeant des essais d'importance plus limitée, nous pouvons constater que notre époque, assez fertile en tragédies individuelles et collectives, met en question, de la manière la moins concertée qui soit, la notion même de tragique: tantôt on dissocie le tragique, essence spirituelle, de la tragédie, forme littéraire, tantôt sur la lancée des philosophies de l'histoire hégélienne ou marxiste, le tragique individuel est transféré et absorbé dans l'aventure historique de l'humanité, tantôt au contraire, sous l'influence de Nietzsche (que notre époque redécouvre ou, peut-être même, découvre), le tragique est revendiqué ou ressaisi comme étant la plus haute hygiène de l'esprit capable de le guérir de ce qui représente pour ces philosophes la pire maladie, à savoir l'idéalisme, l'optimisme illusoire de l'homme moderne. Qui disait que la civilisation occidentale est en train de mourir de bonheur ?

À la vérité, l'ouvrage de Jacques Maurens ⁵, qui a fait l'objet d'une thèse de doctorat en Sorbonne, ne s'inscrit pas dans ce climat de la philosophie ou de la critique contemporaines: Hegel, Nietzsche, Malraux ou Heidegger ne sont pas ses héros. Nul ne songerait d'ailleurs à s'en étonner dans une étude qui se veut historique et qui porte sur le théâtre de Pierre Corneille. Si j'ai toutefois introduit son livre en invoquant quelques noms et quelques titres qui nous plongent dans ce climat, c'est pour souligner deux idées: la première est une mise en question du concept de « tragique » et sa dissociation possible de la forme littéraire de la tragédie classique; la seconde est une tentative de compréhension du théâtre de Corneille à partir de l'histoire et de la réalité socio-politiques et socio-culturelles. Malgré une présentation extérieure très traditionnelle dans des ouvrages universitaires de ce genre, ces deux

3. *La Philosophie de la tragédie. Dostoïevsky et Nietzsche*, suivi de *Sur les confins de la vie*, Paris, Flammarion, 1966, 360 p.

4. Paris, P.U.F., 1961, 170 p.

5. Jacques Maurens, *la Tragédie sans tragique. Le néostoïcisme dans l'œuvre de Pierre Corneille*, Paris, A. Colin, 1966, 349 p.

problématiques rejoignent dans notre esprit les préoccupations plus « modernes » dont j'ai fait état en commençant. Dans quelle mesure J. Maurens a-t-il réussi à nous convaincre que le théâtre de Corneille illustre la philosophie néo-stoïcienne du monde ambiant, et que ce néo-stoïcisme est antinomique de l'idée tragique, ceci est une autre affaire, qui fera précisément l'objet de notre examen.

*
* *
*

Quelle est tout d'abord l'économie de l'ouvrage ? Il se présente en trois parties et onze chapitres, encadrés, comme il se doit, par une introduction et une conclusion. L'auteur nous avertit dès le début : sans nier une certaine autonomie de l'œuvre de Corneille, son propos sera de l'interpréter à la lumière de cette philosophie « dont l'histoire des idées montre la présence impérieuse dans la pensée du siècle et qui permet d'unir morale, politique, tragique dans une explication cohérente » (p. 17). Voulant se garder des dangers de l'interprétation goldmanienne de la littérature et notamment de son « traitement » de la tragédie racinienne, réduite à n'être en définitive que l'illustration d'une « vision du monde » constituée pour une large part dans le cerveau du philosophe moderne, J. Maurens essaiera de « maintenir le contact entre les démarches de l'écrivain et l'évolution d'un milieu, entre la découverte d'un univers et le progrès d'une carrière ». Fort bien ! Chaussons donc les lunettes de notre auteur, et poursuivons.

La première partie, intitulée « La tragédie humaniste », concerne le XVI^e siècle et non Corneille. Il y est fort question de Sénèque et de son influence sur la pensée humaniste, et en particulier sur la formation spirituelle de Montaigne. L'auteur rappelle des thèmes et des noms connus : Plutarque et l'influence de ses *Vies parallèles* et de ses *Moralia*⁶ sur le développe-

6. On rappellera à ce propos l'intéressante thèse de R. Aulotte, *Amyot et Plutarque. La tradition des « moralia » au XVI^e siècle*, Genève, Droz, « Travaux d'humanisme et Renaissance », n° 69, 1965, 405 p.

ment de ce néo-stoïcisme, qui culminera avec Juste Lipse à la charnière des deux siècles; l'utilisation du rationalisme stoïcien par les jésuites dans leur dessein pédagogique, et leur effort d'adaptation de cette morale « païenne » à la foi chrétienne; l'influence de l'Antiquité et de l'humanisme chrétien sur le théâtre religieux en France au XVI^e siècle, sujet largement défriché par Raymond Lebègue, auquel notre auteur se réfère aussi souvent que possible⁷, les préoccupations morales et civiques d'un Garnier et l'ambiguïté de la notion de Dieu dans *les Juives*.

La seconde partie, où il est traité de la « Réconciliation de l'homme et de Dieu », nous fait encore attendre l'entrée en scène de Pierre Corneille: dans sa fresque historique, placée sous le signe de ce christianisme rationaliste de l'époque Henri IV, l'auteur nous parle surtout du Flamand Juste Lipse et de ses deux livres *De la Constance*, c'est-à-dire de cet équilibre entre les deux sagesse et les deux univers spirituels, de Guillaume Du Vair et de sa *Philosophie morale*, de sa vision optimiste du monde et de l'homme, de son idéal de générosité, d'ordre et de raison, de Charron et de Montchrestien, du néo-stoïcisme de *la Sagesse* et du *Traité de l'économie politique*. Mais le théâtre de Montchrestien n'exprime pas les convictions néo-stoïciennes de son auteur, contrairement à la thèse de l'Allemand Kurt Willner (*Montchrestiens Tragödien und die Stoische Lebensweisheit*), que J. Maurens s'efforce de réfuter. « Étranglé par une forme vieille, Montchrestien n'a fait qu'ébaucher ce théâtre néo-stoïcien où triomphera Corneille » (p. 157).

Ce n'est qu'au seuil de la troisième partie, dont le volume correspond, il est vrai, à celui des deux premières réunies, et qu'il a intitulée « Corneille et Richelieu », que l'auteur aborde sa démonstration: le théâtre de Corneille n'est pas tragique, il ne peut pas l'être

7. On aurait aimé trouver également une référence à l'ouvrage collectif publié à Paris, en 1964, aux Editions du Centre national de la recherche scientifique par les soins de Jean Jacquot, et intitulé *les Tragédies de Sénèque et le théâtre de la Renaissance*. Il est vrai que les délais d'impression n'ont peut-être pas permis à notre auteur d'en faire mention dans son livre.

historiquement, c'est-à-dire idéologiquement. Je ne reprendrai pas tous les arguments de Maurens, qu'il n'est d'ailleurs pas toujours facile d'inventorier dans la masse des considérations littéraires et historiques auxquelles il se livre. Contentons-nous de ceux-ci : les thèmes du théâtre cornélien exprimeraient les grandes idées politiques de Richelieu, telles que la raison d'État supérieure à tout sentiment comme à toute valeur ; jusqu'en 1648, l'œuvre ne comporte pas encore de véritable tragédie ; une pièce comme *Horace* s'explique bien davantage par les idées politiques du Cardinal et sa vision idéologique des Romains que par une fidélité à la légende romaine et la perception de la propagande dissout le sentiment tragique, fait d'horreur et de pitié ; le christianisme de ses pièces les plus célèbres est négateur d'une vision tragique de l'homme et du monde, la réconciliation de l'homme et de Dieu opérant la dissolution finale du tragique.

*

* *

Ces idées, je l'ai dit, ne sont pas exprimées nettement, au terme d'une analyse serrée, mais comme fondues dans la masse des chapitres et des paragraphes. Cela donne à la thèse un caractère moins systématique, mais cela lui retire aussi beaucoup de force. On perd souvent de vue le fil d'Ariane du néo-stoïcisme, et il resterait à montrer — ce que ne fait pas l'auteur — que le christianisme du théâtre cornélien ne fait qu'un avec ce néo-stoïcisme lipsien ou balzacien. Je veux bien admettre que Pauline soit la figure néo-stoïcienne de l'épouse, et que le personnage de Sévère soit une nécessité politique. Mais Polyeucte ne se définit pas autrement qu'en termes de passion et de Grâce. Tragédie sans tragique, parce que le dénouement de ces pièces serait « heureux » : franchissement triomphal du dernier obstacle par Rodrigue, reflet de l'action providentielle dans *Cinna* ou *Polyeucte*, justification rationnelle du choix d'Horace. Suivant aussi l'évolution de la politique française, de Richelieu à Mazarin et à la majorité de Louis XIV, l'auteur découvrirait un abandon progressif des thèses et des thèmes néo-stoïciens

dans le théâtre de Corneille: politique plus empirique, abandon du mythe romain et de la vision chrétienne du monde.

En résumé, l'ouvrage de J. Maurens est entraînant, il nous invite à une relecture de Corneille et à une confrontation constante entre un génie dramatique et une époque. Mais il me paraît manquer de force, par son absence d'une véritable analyse du néo-stoïcisme *dans* le théâtre de Corneille et du concept même de tragique. L'auteur a voulu conserver simultanément plusieurs méthodes de recherche et d'explication littéraire, les plus traditionnelles et les plus neuves. Faute d'avoir fait un choix déterminant et de s'y être tenu, son livre laisse au lecteur, malgré d'excellents passages, une impression d'insatisfaction.

JEAN-CLAUDE MARGOLIN